

REPRISE

La suite de *Pauvres mais beaux* mêle avec brio les ingrédients de la comédie italienne.

Il y a deux ans, on a redécouvert avec bonheur *Pauvres mais beaux*, satire de l'Italie des années 1950 par un **DINO RISI** débutant, mais déjà plein de fougue et d'insolence.

BEAUX MAIS PAUVRES, la suite, est encore plus réussie. On y retrouve Romolo et Salvatore (le Renato Salvatori d'avant *Rocco et ses frères*, charmant et bondissant).

Les jeunes voisins et copains n'ont toujours pas un sou en poche.

Le père de l'un dort tout le temps.

L'autre parle pour parler, rêvant

de devenir capitaine de bateau

ou chanteur d'opéra ! Les deux

fanfarons aiment les filles. Comme

des gamins, ils font des blagues :

à la piscine, ils chipent les soutiens-

gorge des jolies Romaines

ou détricotent les slips de bain

de costauds. Hélas, fini le temps



de l'insouciance. Comme il est temps de se « ranger », ils se fiancent, chacun avec la sœur de l'autre, et se mettent à chercher du travail. Mais ce n'est pas facile de rester dans le droit chemin...

Quelle fantaisie, quel rythme dans ce marivaudage social où les *ragazze* mènent la danse, tapant du pied et pleurnichant pendant que leurs deux canailles de fiancés

Tout n'est pas simple depuis que Salvatore (Renato Salvatori) est fiancé avec Marisa (Lorella De Luca).

mentent, courent et se font avoir par la divine Giovanna, leur grand amour de l'épisode précédent. Incarnée par la piquante Marisa Allasio (un peu Sophia Loren, un peu Virginie Ledoyen), Giovanna se sert d'eux pour attiser la jalousie d'un bijoutier récalcitrant et se faire mettre la bague au doigt. Niché au cœur du film, ce « mariage à l'italienne » est un régal. Tout comme la scène épatante de « chasse au trésor » mondaine où il faut rapporter des objets insolites : un saint-bernard ou son ex...

Tout l'art de Dino Risi – un peu de mélancolie dans la fantaisie et un fond de cynisme social dans la légèreté – est déjà présent dans cette peinture de la débrouille sentimentale et financière dans une Rome néoréaliste, véritable personnage en soi avec ses vieillards délicatement pathétiques et ses gosses qui, eux, ont déjà tout compris à la vie. L'argent ne fait pas le bonheur ? Ce film de Risi, si ! – *G.O.*

| En salles le 2 août.

Chez Dino Risi, l'optimisme est un miracle à l'italienne

Reprise en salle de la comédie de mœurs « Belles mais pauvres »

Deuxième volet d'une trilogie à succès réalisée par Dino Risi, *Belles mais pauvres* (*Belle ma povere*) ressort mercredi 2 août en version restaurée dans sept salles, à Paris, Grenoble et Strasbourg. Tourné en 1957, il reprend les personnages du précédent opus, *Pauvres mais beaux* (*Poveri ma belli*), deux banlieusards romains, incarnés par Renato Salvatori et Maurizio Arena, amoureux chacun de la sœur de l'autre (Lorella De Luca et Alessandra Panaro). Risi réalisera deux ans plus tard le troisième et dernier chapitre de cette minisaga, *Pauvres millionnaires* (*Poveri milionari*).

D'avantage construits comme des chroniques constituées d'une suite de séquences autonomes que comme des récits classiques, ces films, relevant essentiellement de la comédie de mœurs, d'un optimisme indéfectible, valaient surtout comme inscription symbolique et métaphorique de ce que devenait l'Italie de la fin des années 1950. Alors que les deux hommes – chacun inquiet, en bon mâle latin, de l'assiduité dont témoigne l'autre vis-à-vis de sa sœur – ne semblent guère pressés de s'intégrer dans la société, les deux jeunes femmes tentent de convaincre leurs petits amis de

trouver un travail, préalable à ce projet de mariage auquel elles semblent tenir plus qu'à eux.

On imagine bien le profit intellectuel que pourraient tirer du film de Risi ceux qui ne voient le cinéma que comme une trace symptomatique de la société à travers les rapports hommes-femmes. D'un côté, les jeunes filles assoiffées à la fois de réussite sociale et de vie rangée, de l'autre les garçons, plutôt paresseux et facilement volages.

Le mirage d'un avenir radieux

Ces appétits peuvent aisément être vus comme la représentation d'une Italie en plein bouleversement, désireuse et inquiète d'une modernité dans laquelle va la faire entrer le miracle économique. C'est ainsi que le bouillonnement brouillon des désirs amoureux, mais aussi la manière dont ceux-ci sont finalement contenus dans une limite très morale, incarne tout à la fois le désir d'une société de consommation mais aussi la conscience obscure et craintive d'une capacité de destruction de celle-ci.

Cette trilogie de Dino Risi est exemplaire d'une catégorie de la comédie à l'italienne durant cette brève époque, un sous-genre qui

rencontre un grand succès alors et dont des cinéastes comme Luigi Zampa – *La Chasse aux maris* (*Ragazze d'oggi*), 1955 – ou Luigi Comencini – *Maris en liberté* (*Mariti in città*), 1957, ou *Femmes dangereuses* (*Mogli pericolose*), 1958 – ont aussi fourni quelques exemples. Le rire y est confiant dans un avenir radieux où tout un pays s'imaginait profiter des fruits de la croissance en ayant l'illusion de pouvoir conserver ce qui y caractérisait fondamentalement les relations sociales et individuelles.

Deux ans après le troisième titre de sa série, Dino Risi réalisait *Une vie difficile* (*Una vita difficile*), chef-d'œuvre de la désillusion et de l'amertume, regard consterné sur ce que le boom économique avait fait des Italiens et de leurs aspirations. Si la série inaugurée par *Pauvres mais beaux* ne constitue pas ce que l'auteur de *La Marche sur Rome* (*La Marcia su Roma*) a fait de plus incisif et de plus fort, il se révèle néanmoins une étape exemplaire dans une carrière qui mènera le cinéaste vers une cruelle et vacharde lucidité. ■

JEAN-FRANÇOIS RAUGER

.....
Film italien de Dino Risi. Avec Renato Salvatori, Marisa Allasio, Maurizio Arena (1h39).



Quelques films de Dino Risi ressortent ces temps-ci. On peut en être content, mais rester également dubitatif. Valent-ils vraiment tous la peine d'être vus ? Nous avons personnellement renoncé à rendre compte ici, dans Culturopoing, de L'Homme aux cent visages (*Il Mattatore*, 1959), film fort peu intéressant et séduisant, du point de vue cinématographique et narratif, malgré la prestation impressionnante de Vittorio Gassman. Nous verrons ce qu'il en est pour Le Veuf (*Il Vedovo*, 1957), que nous ne connaissons pas et qui arrivera sur les écrans français le 30 août.

Concernant *Belles mais pauvres*, visible depuis mercredi dernier, nous dirons que le spectacle est agréable, mais un peu poussif, forcé. Il y a bien des situations dont le comique fait mouche en cette œuvre... et on apprécie l'esprit de dérision et d'autodérision dont fait preuve le futur auteur de l'admirable *Fanfaron* (1962)... mais, sur le fond et à notre goût, le propos est fade et un peu poussiéreux.

Deux couples sont en passe de se marier. Romolo est fiancé à Anna-Maria. Salvatore, le frère d'Anna Maria l'est à Marisa, la sœur de Romolo. Les jeunes femmes désespèrent des deux jeunes hommes. Ceux-ci rechignent à dire adieu à leur vie de célibataires volages, à trouver un travail leur permettant de subvenir correctement aux besoins de la famille qu'il vont être amenés à former avec leur compagnes respectives. Ils ne respectent pas leur partenaire, faisant montre d'un machisme très, vraiment très latin.

Premier point : le film n'est pas centré sur Marisa et Anna Maria, mais sur le quatuor. On a même parfois l'impression que Romolo et Salvatore ont plus d'importance que les personnages féminins. Il est amusant, de ce point de vue, de constater que le sous-titrage du film présente celui-ci comme s'intitulant *Beaux mais pauvres* – et l'erreur est également visible sur plusieurs sites internet. C'est comme un symptôme. Il faut savoir, à ce propos, que ce *Belles mais pauvres* est la suite d'un autre film, sorti l'année précédente et qui remporta un grand succès : *Pauvres mais beaux (Poveri ma belli)*. Les personnages et les acteurs principaux étaient les mêmes. Les deux jeunes hommes avaient la part belle dans l'histoire.

Second point : la pauvreté des personnages est toute relative et pas forcément subie. Certes, eux et leur famille vivent de peu. Ceux qui travaillent, dans l'entourage des protagonistes, ont des emplois qui ne sont

ni glorieux ni rémunérateurs. Mais les activités, les loisirs que lesdits protagonistes ont parfois – parmi lesquels on compte, significativement, les sorties au cinéma -, leur mise, supposent quand même un minimum de moyens financiers. En fait, le film ne parle pas vraiment de la pauvreté sociale, et n'envisage pas le problème d'un point de vue critique. Romolo et Salvatore sont plutôt des enfants qui veulent continuer à jouer, des adultes oisifs qui entendent jouir de l'existence sans effort. On pense inévitablement aux Vitelloni felliniens. Mais aussi au final du *Pigeon*, de Mario Monicelli (I Soliti Ignoti, 1953), quand, désespéré, Capannelle lance au personnage incarné par Vittorio Gassman : « Mais, Peppe, ils te font travailler, tu sais ! ». Le film de Risi se terminant par le mariage des deux couples, on peut imaginer que les maris se décideront à chercher sérieusement un travail sérieux, et le trouveront. Car ils ont mûri. Ils ont perdu une certaine innocence, mais ils ont gagné en maturité. Il faut bosser, donc... et ne pas courir, le couteau sous la gorge, de façon inconsidérée derrière l'argent.

Certains spectateurs pourront considérer qu'il y a, dans *Belles mais pauvres*, une contradiction foncière dont Risi n'arrive pas à se dépêtrer. Les personnages veulent sortir de leur relative misère et, en même temps, ils constatent que la braise ne fait pas le bonheur et que le confort matériel ne vaut pas la peine d'être obtenu s'il l'est au prix de l'Amour. Pour celui-ci, ils sont finalement prêts à rester pauvres. Le fameux « Boom » n'a pas encore vraiment commencé.

D'autres spectateurs considéreront probablement que le cinéaste offre une œuvre qui n'est pas aussi simpliste qu'elle en a l'air. Les personnages féminins évoluent eux aussi. Marisa et Anna Maria en rabattent sur certains de leurs désirs. Compromis il y aurait alors entre les leurs et ceux de leurs compagnons.

En 1959, Risi donnera une suite aux deux films évoqués ici... ce sera *Pauvres millionnaires* (Poveri Millionari). Les trois œuvres forment donc une trilogie, laquelle est considérée par moult spécialistes comme constituant une étape importante dans l'histoire du cinéma italien, comme participant de l'épanouissement de la comédie légère, réalisée avec peu de moyens, et prenant ses racines dans le néo-réalisme.

Enrique SEKNADJE